

le peut, et leur cède quand il le faut ¹. Observez que ses troupes sont très bien disciplinées ², qu'il les exerce sans cesse; qu'en temps de paix, il leur fait faire des marches de 300 stades *, avec armes et bagages ³; que dans tout temps, il est à leur tête; qu'il les transporte avec une célérité effrayante d'une extrémité de son royaume à l'autre; qu'elles ont appris de lui à ne pas mettre plus de différence entre l'hiver et l'été, qu'entre la fatigue et le repos ⁴. Observez que si l'intérieur de la Macédoine se ressent des malheurs de la guerre, il trouve des ressources abondantes dans les mines d'or qui lui appartiennent, dans les dépouilles des peuples qu'il subjugué, dans le commerce des nations qui commencent à fréquenter les ports dont il s'est emparé en Thessalie. Observez que depuis qu'il est sur le trône, il n'a qu'un objet; qu'il a le courage de le suivre avec lenteur; qu'il ne fait pas une démarche sans la méditer, qu'il n'en fait pas une seconde sans s'être assuré du succès de la première; qu'il est de plus avide, insatiable de gloire; qu'il va la chercher dans les dangers, dans la mêlée, dans les endroits où elle se vend à plus haut prix ⁵. Observez enfin que ses opérations sont tou-

¹ Demosth. olynth. 1. c. 2. §. 10.
² Id. ibid. 2. p. 23. p. 92. Id. epist. ad Philip.
³ Plus de onze lieues. p. 119.
⁴ Polyæn. strateg. 1. 4. ⁵ Id. ibid. 2. p. 23.

jours dirigées suivant les temps et les lieux: il oppose aux fréquentes révoltes des Thraces, Illyriens et autres barbares, des combats et des victoires; aux nations de la Grèce, des tentatives pour essayer leurs forces; des apologies, pour justifier ses entreprises; l'art de les diviser pour les affaiblir, et celui de les corrompre pour les soumettre ¹.

Il a fait couler au milieu d'elles cette grande et fatale contagion, qui dessèche l'honneur jusque dans ses racines ²; il y tient à ses gages, et les orateurs publics, et les principaux citoyens, et des villes entières. Quelquefois il cède ses conquêtes à des alliés, qui par-là deviennent les instrumens de sa grandeur, jusqu'à ce qu'ils en soient les victimes ³. Comme les gens à talens ont quelque influence sur l'opinion publique, il entretient avec eux une correspondance suivie ⁴, et leur offre un asyle à sa cour, quand ils ont à se plaindre de leur patrie ⁵.

Ses partisans sont en si grand nombre et dans l'occasion, si bien secondés par ses négociations secrètes, que malgré les doutes qu'on peut répandre sur la sainteté de sa parole et de ses sermens, malgré la persuasion où l'on devoit être que sa haine est moins funeste que

¹ Demosth. de cor. p. etc.
² Id. de fals. leg. p. 315.
³ Diod. Sic. l. 16. p. 451.
⁴ Isocr. ep. ad Phil.
⁵ Id. de Halon. p. 71. ⁵ Æschin. de fals. leg. De fals. leg. p. 334, 341, p. 414.

son amitié, les Thessaliens n'ont pas hésité à se jeter entre ses bras; et plusieurs autres peuples n'attendent que le moment de suivre leur exemple.

Cependant on attache encore une idée de faiblesse à sa puissance, parce qu'on l'a vu dans son berceau. Vous entendriez dire à des gens, même éclairés, que les projets attribués à Philippe, sont trop au dessus des forces de son royaume. Il s'agit bien ici de la Macédoine! il est question d'un empire formé pendant dix ans par des accroissemens progressifs et consolidés; il est question d'un prince, dont le génie centuple les ressources de l'état, et dont l'activité, non moins étonnante, multiplie, dans la même proportion, le nombre de ses troupes, et les momens de sa vie.

Nous nous flattons en vain que ces momens s'écoulent dans la débauche et la licence. C'est vainement que la calomnie nous le représente comme le plus méprisable et le plus dissolu des hommes¹. Le temps que les autres souverains perdent à s'ennuyer, il l'accorde aux plaisirs; celui qu'ils donnent aux plaisirs, il le consacre aux soins de son royaume. Eh! plutôt aux dieux, qu'au lieu des vices qu'on lui attribue, il eût des défauts! qu'il fût borné dans ses vues, obstiné dans ses opinions, sans attention au choix de ses ministres et de ses généraux, sans vigilance et sans suite dans

¹ Polyb. in excerpt. Vales. p. 22.

ses entreprises! Philippe a, peut-être, le défaut d'admirer les gens d'esprit, comme s'il n'en avoit pas plus que tous les autres. Un trait le séduit, mais ne le gouverne pas.

Enfin nos orateurs, pour inspirer de la confiance au peuple, lui disent sans cesse: qu'une puissance fondée sur l'injustice et la perfidie, ne sauroit subsister. Sans doute, si les autres nations n'étoient pas aussi perfides, aussi injustes qu'elle. Mais le règne des vertus est passé, et c'est à la force qu'il appartient maintenant de gouverner les hommes.

Mon cher Anacharsis, quand je réfléchis à l'immense carrière que Philippe a parcourue dans un si petit nombre d'années, quand je pense à cet assemblage de qualités éminentes et de circonstances favorables dont je viens d'esquisser le tableau, je ne puis m'empêcher de conclure que Philippe est fait pour asservir la Grèce.

LETTRÉ DE CALLIMÉDON.

Du même jour que les deux précédentes.

J'adore Philippe. Il aime la gloire, les talens, les femmes¹ et le vin. Sur le trône, le plus grand des rois²; dans la société, le

¹ Athen. l. 13. p. 578.
Plut. conj. præcep. t. 2.
p. 141. Id. apoph. p. 178.

² Cicer. de offi. lib. 1.
c. 26. t. 3. p. 203.

plus aimable des hommes. Comme il fait valoir l'esprit des autres! comme les autres sont enchantés du sien! Quelle facilité dans le caractère! quelle politesse dans les manières! que de goût dans tout ce qu'il dit! que de grâces dans tout ce qu'il fait!

Le roi de Macédoine est quelquefois obligé de traiter durement les vaincus; mais Philippe est humain, doux, affable¹, essentiellement bon: j'en suis certain; car il veut être aimé²; et de plus, j'ai ouï dire à je ne sais qui, c'est peut-être à moi, qu'on n'est pas méchant quand on est si gai.

Sa colère s'allume et s'éteint dans un moment. Sans fiel, sans rancune, il est au dessus de l'offense comme de l'éloge. Nos orateurs l'accablent d'injures à la tribune; ses sujets mêmes lui disent quelquefois des vérités choquantes. Il répond qu'il a des obligations aux premiers, parce qu'ils le corrigent de ses faiblesses³; aux seconds, parce qu'ils l'instruisent de ses devoirs. Une femme du peuple se présente, et le prie de terminer son affaire.— «Je n'en ai pas le temps.— Pourquoi donc restez-vous sur le trône?» Ce mot l'arrête, et sur-le-champ il se fait rapporter tous les procès qui étoient en souffrance⁴. Une autre fois il s'endort pendant la plaidoierie, et n'en

¹ Cicer. de offic. lib. 1.

c. 26. t. 3. p. 203.

² Justin. l. 9. c. 8.

³ Plut. apophth. t. 2.

p. 177.

⁴ Id. ibid. p. 179.

condamne pas moins une des parties à payer une certaine somme. «J'en appelle, s'écrie-t-elle aussitôt.»—A qui donc?—Au Roi plus attentif.» A l'instant il revoit l'affaire, reconnoît son erreur, et paie lui-même l'amende¹.

Voulez-vous savoir s'il oublie les services? Il en avoit reçu de Philon, pendant qu'il étoit en otage à Thèbes, il y a dix ans au moins. Dernièrement les Thébains lui envoyèrent des députés. Philon étoit du nombre. Le roi voulut le combler de biens², et n'essuyant que des refus: Pourquoi, lui dit-il, m'enviez-vous la gloire et le plaisir de vous vaincre en bienfaits³?

A la prise d'une ville, un des prisonniers qu'on exposoit en vente, réclamoit son amié. Le roi surpris le fit approcher; il étoit assis. L'inconnu lui dit à l'oreille: Laissez tomber votre robe, vous n'êtes pas dans une position décente. Il a raison, s'écria Philippe; il est de mes amis; qu'on lui ôte ses fers⁴.

J'aurois mille traits à vous raconter de sa douceur et de sa modération. Ses courtisans vouloient qu'il sévît contre Nicanor, qui ne cessoit de blâmer son administration et sa conduite. Il leur répondit: «Cet homme n'est pas le plus méchant des Macédoniens; c'est peut-être moi qui ai tort de l'avoir négligé.» Il

¹ Plut. apophth. t. 2.

p. 178.

² Demosth. de fals. leg.

p. 314.

³ Plut. apophth. t. 2.

p. 178.

⁴ Id. ibid.

prit des informations; il sut que Nicanor étoit aigri par le besoin, et vint à son secours. Comme Nicanor ne parloit plus de son bienfaiteur qu'avec éloge, Philippe dit aux délateurs: «Vous voyez bien qu'il dépend d'un roi d'ex-citer ou d'arrêter les plaintes des sujets ¹»

Un autre se permettoit contre lui des plaisanteries amères et pleines d'esprit. On lui proposoit de l'exiler. «Je n'en ferai rien, répondit-il; il iroit dire par-tout ce qu'il dit ici ²»

Au siège d'une place, il eut la clavicule cassée d'un coup de pierre. Son chirurgien le pansoit, et lui demandoit une grâce ³. «Je ne puis pas la refuser, lui dit Philippe en riant, tu me tiens à la gorge *»

Sa cour est l'asyle des talens et des plaisirs. La magnificence brille dans ses fêtes, la gaieté dans ses soupers. Voilà des faits. Je me soucie fort peu de son ambition. Croyez-vous qu'on soit bien malheureux de vivre sous un tel prince? S'il vient nous attaquer, nous nous battons; si nous sommes vaincus, nous en serons quittes pour rire et boire avec lui.

¹ Plnt. apophth. t. 2. „ tout ce que tu voudras, tu
² p. 177. „ tiens la clef dans ta
³ Id. ibid. „ main. ” Le mot grec qui
 signifie *clavicule*, désigne
 * Le texte dit: „Prends aussi une clef.”

SOUS L'ARCHONTE CALLIMAQUE.

Dans la 4.^e année de la 107.^e olympiade.

(Depuis le 30 juin de l'an 349, jusqu'au 18 juillet de l'an 448 avant J. C.)

Pendant que nous étions en Egypte et en Perse; nous profitons de toutes les occasions pour instruire nos amis d'Athènes des détails de notre voyage. Je n'ai trouvé dans mes papiers que ce fragment d'une lettre que j'écrivis à Apollodore, quelque temps après notre arrivée à Suze, une des capitales de la Perse.

FRAGMENT D'UNE LETTRE D'ANACHARSIS.

Nous avons parcouru plusieurs provinces de ce vaste empire. A Persépolis, outre des tombeaux creusés dans le roc, à une très grande élévation, le palais des rois a étonné nos regards familiarisés, depuis quelques-ans, avec les monumens de l'Egypte. Il fut construit, dit-on, il y a près de deux siècles, sous le règne de Darius, fils d'Hystaspe, par des ouvriers Egyptiens, que Cambyse avoit amenés en Perse ¹. Une triple enceinte de murs, dont l'une a 60 coudées de hauteur *, des por-

¹ Diod. Sic. l. 1. p. 43. * 85 de nos pieds.

tes d'airain, des colonnes sans nombre, quelques-unes hautes de 70 pieds *; de grands quartiers de marbre chargés d'une infinité de figures en bas-reliefs ¹; des souterrains où sont déposées des sommes immenses: tout y respire la magnificence et la crainte; car ce palais sert en même temps de citadelle ².

Les rois de Perse en ont fait élever d'autres, moins somptueux, à la vérité, mais d'une beauté surprenante, à Suze, à Ecbatane, dans toutes les villes où ils passent les différentes saisons de l'année.

Ils ont aussi de grands parcs qu'ils nomment *paradis* ³, et qui sont divisés en deux parties. Dans l'une, armés de flèches et de javelots, ils poursuivent à cheval, à travers les forêts, les bêtes fauves qu'ils ont soin d'y renfermer ⁴. Dans l'autre, où l'art du jardinage a épuisé ses efforts, ils cultivent les plus belles fleurs, et recueillent les meilleurs fruits: ils ne sont pas moins jaloux d'y élever des arbres superbes, qu'ils disposent communément en quinconces ⁵. On trouve, en différens endroits, de semblables *paradis*, appartenans aux Satrapes ou à de grands seigneurs ⁶.

* 66 de nos pieds, 1 pouce, 4 lignes.

¹ Chardin, Corn. le Bruyn, etc.

² Diod. Sic. lib. 17, §44.

³ Bris. de reg. Pers. Pers. l. I. p. 109.

⁴ Xenoph. de instit. Cyr. l. I. p. 113.

⁵ Id. memor. lib. 5. p. 829.

⁶ Id. de exped. Cyr. l. I. p. 246. Q. Curt. l. 8. cap. I.

Cependant nous avons encore été plus frappés de la protection éclatante que le souverain accorde à la culture des terres, non par des volontés passagères, mais par cette vigilance éclairée, qui a plus de pouvoir que les édits et les lois. De district en district, il établit deux intendans, l'un pour le militaire, l'autre pour le civil. Le premier est chargé de maintenir la tranquillité publique; le second, de hâter les progrès de l'industrie et de l'agriculture. Si l'un ne s'acquitte pas de ses devoirs, l'autre a le droit de s'en plaindre au gouverneur de la province, ou au souverain lui-même, qui, de temps en temps, parcourt une partie de ses états. Aperçoit-il des campagnes couvertes d'arbres, de moissons, et de toutes les productions dont le sol est susceptible? il comble d'honneurs les deux chefs, et augmente leur département. Trouve-t-il des terres incultes? ils sont aussitôt révoqués et remplacés. Des commissaires incorruptibles, et revêtus de son autorité, exercent la même justice dans les cantons où il ne voyage pas ¹.

En Egypte, nous entendions souvent parler, avec les plus grands éloges, de cet Arsame, que le roi de Perse avoit, depuis plusieurs années, appelé à son conseil. Dans les ports de Phénicie, on nous montrait des citadelles nouvellement construites, quantité de vaisseaux de guerre sur le chantier, des bois

¹ Xenoph. memor. l. 5. p. 828.

et des agrès qu'on apportoit de toutes parts : on devoit ces avantages à la vigilance d'Arsame. Des citoyens utiles nous disoient : Notre commerce étoit menacé d'une ruine prochaine ; le crédit d'Arsame l'a soutenu. On apprenoit en même temps que l'île importante de Chypre, après avoir long-temps éprouvé les maux de l'anarchie ¹, venoit de se soumettre à la Perse ; et c'étoit le fruit de la politique d'Arsame. Dans l'intérieur du royaume, de vieux officiers nous disoient, les larmes aux yeux : Nous avons bien servi le roi ; mais dans la distribution des grâces, on nous avoit oubliés : nous nous sommes adressés à Arsame, sans le connoître ; il nous a procuré une vieillesse heureuse, et ne l'a dit à personne. Un particulier ajoutoit : Arsame, prévenu par mes ennemis, crût devoir employer contre moi la voie de l'autorité ; bientôt convaincu de mon innocence, il m'appela : je le trouvai plus affligé que je ne l'étois moi-même ; il me pria de l'aider à réparer une injustice dont son ame gémissoit, et me fit promettre de recourir à lui toutes les fois que j'aurois besoin de protection. Je ne l'ai jamais imploré en vain.

Par-tout son influence secrète donnoit de l'activité aux esprits ; les militaires se félicitoient de l'émulation qu'il entretenoit parmi eux ; et les peuples, de la paix qu'il leur avoit mé-

¹ Diod. Sic. l. 16. p. 440.

nagée, malgré des obstacles presque insurmontables. Enfin la nation étoit remontée, par ses soins, à cette haute considération que des guerres malheureuses lui avoient fait perdre parmi les puissances étrangères.

Arsame n'est plus dans le ministère. Il coule des jours tranquilles dans son paradis, éloigné de Suze d'environ 40 parasanges *. Ses amis lui sont restés ; ceux dont il faisoit si bien valoir le mérite, se sont souvenus de ses bienfaits ou de ses promesses. Tous se rendent auprès de lui avec plus d'empressement que s'il étoit encore en place.

Le hasard nous a conduits dans sa charmante retraite. Ses bontés nous y retiennent depuis plusieurs mois, et je ne sais si nous pourrions nous arracher d'une société qu'Athènes seule auroit pu rassembler dans le temps que la politesse, la décence et le bon goût régnoient le plus dans cette ville.

Elle fait le bonheur d'Arsame ; il en fait les délices. Sa conversation est animée, facile, intéressante, souvent relevée par des saillies qui lui échappent comme des éclairs ; toujours embellie par les grâces, et par une gaieté qui se communique, ainsi que son bonheur, à tout ce qui l'entoure. Jamais aucune prétention dans ce qu'il dit ; jamais d'expressions impropres ni recherchées, et cependant la plus parfaite bienséance au milieu du plus grand aban-

* Environ 45 lieues et un tiers.

don : c'est le ton d'un homme qui possède, au plus haut degré, le don de plaire, et le sentiment exquis des convenances.

Cet heureux accord le frappe vivement, quand il le retrouve ou qu'il le suppose dans les autres. Il écoute avec une attention obligeante; il applaudit avec transport à un trait d'esprit, pourvu qu'il soit rapide; à une pensée neuve, pourvu qu'elle soit juste; à un grand sentiment, dès qu'il n'est pas exagéré.

Dans le commerce de l'amitié, ses agrémens plus développés encore, semblent, à chaque moment, se montrer pour la première fois. Il apporte, dans les liaisons moins étroites, une facilité de mœurs, dont Aristote avoit conçu le modèle. On rencontre souvent, me disoit un jour ce philosophe, des caractères si faibles, qu'ils approuvent tout pour ne blesser personne; d'autres si difficiles, qu'ils n'approuvent rien, au risque de déplaire à tout le monde¹. Il est un milieu qui n'a point de nom dans notre langue, parce que très peu de gens savent le saisir. C'est une disposition naturelle, qui, sans avoir la réalité de l'amitié, en a les apparences, et en quelque façon les douceurs: celui qui en est doué, évite également de flatter et de choquer l'amour-propre de qui que ce soit; il pardonne les faiblesses, supporte les défauts, ne se fait pas un mérite de relever les ridicules, n'est point

¹ Aristot. de mor. l. 4. c. 12. t. 2. p. 54.

empressé à donner des avis, et sait mettre tant de proportion et de vérité dans les égards et l'intérêt qu'il témoigne¹, que tous les cœurs croient avoir obtenu dans le sien, le degré d'affection ou d'estime qu'ils désirent.

Tel est le charme qui les attire et les fixe auprès d'Arsame; espèce de bienveillance générale, d'autant plus attrayante chez lui, qu'elle s'unit sans effort à l'éclat de la gloire et à la simplicité de la modestie. Une fois, en sa présence, l'occasion s'offrit d'indiquer quelques-unes de ses grandes qualités; il se hâta de relever ses défauts. Une autre fois, il s'agissoit des opérations qu'il dirigea pendant son ministère: nous voulûmes lui parler de ses succès; il nous parla de ses fautes.

Son cœur, aisément ému, s'enflamme au récit d'une belle action, et s'attendrit sur le sort du malheureux, dont il excite la reconnaissance sans l'exiger. Dans sa maison, autour de sa demeure, tout se ressent de cette bonté généreuse qui prévient tous les vœux, et suffit à tous les besoins. Déjà des terres abandonnées, se sont couvertes de moissons; déjà les pauvres habitans des campagnes voisines, prévenus par ses bienfaits, lui offrent un tribut d'amour, qui le touche plus que leur respect.

Mon cher Apollodore, c'est à l'histoire qu'il appartient de mettre à sa place un ministre

¹ Aristot. de mor. l. 4. c. 14. p. 56.
Tome VI. M

qui, dépositaire de toute la faveur, et n'ayant aucune espèce de flatteurs à ses gages, n'ambitionna jamais que la gloire et le bonheur de sa nation. Je vous ai fait part des premières impressions que nous avons reçues auprès de lui; je rappellerai peut-être dans la suite d'autres traits de son caractère. Vous me le pardonnerez sans doute: des voyageurs ne doivent point négliger de si riches détails; car enfin la description d'un grand homme vaut bien celle d'un grand édifice.

LETTRE D'APOLLODORE.

Vous savez qu'au voisinage des états de Philippe, dans la Thrace maritime, s'étend, le long de la mer, la Chalcidique, où s'établirent autrefois plusieurs colonies Grecques, dont Olynthe est la principale. C'est une ville forte, opulente, très-peuplée, et qui, placée en partie sur une hauteur, attire de loin les regards par la beauté de ses édifices et la grandeur de son enceinte ¹.

Ses habitans ont donné plus d'une fois des preuves éclatantes de leur valeur. Quand Philippe monta sur le trône, ils étoient sur le point de conclure une alliance avec nous. Il sut la détourner, en nous séduisant par des promesses, eux par des bienfaits ²; il aug-

¹ Thucyd. lib. I. c. 63.
Diod. Sic. l. 16. p. 412,

² Demosth. Olynth. 2.
p. 22.

menta leurs domaines par la cession d'Anthémonte et de Potydée, dont il s'étoit rendu maître ¹. Touchés de ces avances généreuses, ils l'ont laissé pendant plusieurs années s'agrandir impunément; et si par hasard ils en concevoient de l'ombrage, il faisoit partir aussitôt des ambassadeurs qui, soutenus des nombreux partisans qu'il avoit eu le temps de se ménager dans la ville, calmoient facilement ces alarmes passagères ².

Ils avoient enfin ouvert les yeux, et résolu de se jeter entre nos bras ³; d'ailleurs ils refusoient depuis long-temps de livrer au roi deux de ses frères d'un autre lit, qui s'étoient réfugiés chez eux, et qui pouvoient avoir des prétentions au trône de Macédoine ⁴. Il se sert aujourd'hui de ces prétextes pour effectuer le dessein conçu depuis long-temps, d'ajouter la Chalcidique à ses états. Il s'est emparé sans effort de quelques villes de la contrée; les autres tomberont bientôt entre ses mains ⁵. Olynthe est menacée d'un siège; ses députés ont imploré notre secours, Démosthène a parlé pour eux ⁶; et son avis a prévalu, malgré l'opposition de Démade, orateur éloquent, mais soupçonné d'intelligence avec Philippe ⁷.

¹ Demosth. Philip. 2.
p. 66; Philip. 4. p. 104.

² Id. ibid. 3. p. 87 et 93.

³ Id. Olynth. 3. p. 36,
etc.

⁴ Justin. lib. 8. cap. 3.

Oros. l. 3. c. 12. p. 172.

⁵ Diod. Sic. l. 16. p. 450.

⁶ Demosth. Olynth. Plut.

X. rhetor vit. t. 2. p. 845.

⁷ Suid. in *Dimad*.

Charès est parti avec 30 galères et 2000 hommes armés à la légère ¹; il a trouvé sur la côte voisine d'Olynthe, un petit corps de mercenaires au service du roi de Macédoine; et content de l'avoir mis en fuite, et d'avoir pris le chef, surnommé le Coq, il est venu jouir de son triomphe au milieu de nous. Les Olynthiens n'ont pas été secourus; mais après des sacrifices en actions de grâces, notre général a donné dans la place publique un repas au peuple ², qui, dans l'ivresse de sa joie, lui a décerné une couronne d'or.

Pendant Olynthe nous ayant envoyé de nouveaux députés, nous avons fait partir 18 galères, 4000 soldats étrangers armés à la légère, et 150 chevaux ³, sous la conduite de Charidème, qui ne surpasse Charès qu'en scélératesse. Après avoir ravagé la contrée voisine, il est entré dans la ville, où tous les jours il se signale par son intempérance et ses débauches ⁴.

Quoique bien des gens soutiennent ici que cette guerre nous est étrangère ⁵, je suis persuadé que rien n'est si essentiel pour les Athéniens que la conservation d'Olynthe. Si Philippe s'en empare, qui l'empêchera de venir

¹ Philoch. ap. Dionys. Halic. epist. ad. Amm. de Demosth. et Aristot. c. 9. t. 6. p. 734.

² Theop. et Duris, ap. Athen. 1. 12. c. 8. p. 532. Argum. Olynth. 3. ap. De-

mosth. p. 34.

³ Philoch. ibid.

⁴ Theop. ap. Athen. 1. 10. p. 436.

⁵ Ulpian. in Demosth. Olynth. 1. p. 6.

dans l'Attique? Il ne reste plus entre lui et nous que les Thessaliens qui sont ses alliés, les Thébains qui sont nos ennemis, et les Pho-céens trop foibles pour se défendre eux-mêmes ¹.

LETTRE DE NICETAS.

Je n'attendois qu'une imprudence de Philippe: il craignoit et ménageoit les Olynthiens ²; tout-à-coup on l'avu s'approcher de leurs murailles, à la distance de 40 stades *. Ils lui ont envoyé des députés. «Il faut que vous sortiez de la ville, ou moi de la Macédoine.» Voilà sa réponse ³. Il a donc oublié que dans ces derniers temps, ils contraignirent son père Amyntas à leur céder une partie de son royaume, et qu'ils opposèrent ensuite la plus longue résistance à l'effort de ses armes, jointes à celles des Lacédémoniens dont il avoit imploré l'assistance ⁴.

On dit qu'en arrivant il les a mis en fuite. Mais comment pourra-t-il franchir ces murs que l'art a fortifiés, et qui sont défendus par une armée entière? Il faut compter d'abord plus de 10,000 hommes d'infanterie et 1000

¹ Demosth. Olynth. 1. p. 4.

² Id. ibid. 3. p. 36.
* Environ une lieue et demie.

³ Id. Philip. 3. p. 87.

⁴ Xenoph. hist. Grac. lib. 5. p. 559. Diod. Sic. 1. 15. p. 341.

de cavalerie, levés dans la Chalcidique; ensuite quantité de braves guerriers que les assiégés ont reçus de leurs anciens alliés¹; joignez-y les troupes de Charidème, et le nouveau renfort de 2000 hommes pesamment armés, et de 300 cavaliers, tous Athéniens, que nous venons de faire partir².

Philippe n'eût jamais entrepris cette expédition, s'il en eût prévu les suites; il a cru tout emporter d'emblée. Une autre inquiétude le dévore en secret: les Thessaliens ses alliés seront bientôt au nombre de ses ennemis; il leur avoit enlevé la ville de Pagase, ils la demandent; il comptoit fortifier Magnésie, ils s'y opposent; il perçoit des droits dans leurs ports et dans leurs marchés, ils veulent se les réserver. S'il en est privé, comment payera-t-il cette armée nombreuse de mercenaires qui fait toute sa force? On présume d'un autre côté, que les Illyriens et les Péoniens, peu façonnés à la servitude, secourront bientôt le joug d'un prince que ses victoires ont rendu insolent³.

Que n'eussions-nous pas donné pour susciter les Olynthiens contre lui? L'événement a surpassé notre attente. Vous apprendrez bientôt que la puissance et la gloire de Philippe se sont brisées contre les remparts d'Olynthe.

¹ Demosth. de fals. leg. p. 335.

² Philoch. ap. Dionys. Halic. ad Amm. de De-

mosth. c. 9. t. 6. p. 735.

³ Demosth. Olynth. I.

p. 4.

LETTRE D'APOLLODORE.

Philippe entretenoit des intelligences dans l'Eubée; il y faisoit passer secrètement des troupes. Déjà la plupart des villes étoient gagnées. Maître de cette île, il l'eût été bientôt de la Grèce entière. A la prière de Plutarque d'Erétrie, nous fîmes partir Phocion avec un petit nombre de cavaliers et de fantassins¹. Nous comptions sur les partisans de la liberté, et sur les étrangers que Plutarque avoit à sa solde. Mais la corruption avoit fait de si grands progrès, que toute l'île se souleva contre nous, que Phocion courut le plus grand danger, et que nous fîmes marcher le reste de la cavalerie².

Phocion occupoit une éminence qu'un ravin profond séparoit de la plaine de Tamyne³. Les ennemis, qui le tenoient assiégé depuis quelque temps, résolurent enfin de le déposter. Il les vit s'avancer, et resta tranquille. Mais Plutarque, au mépris de ses ordres, sortit des retranchemens à la tête des troupes étrangères; il fut suivi de nos cavaliers; les uns et les autres attaquèrent en désordre, et furent mis en fuite. Tout le camp

¹ Plut. in Phoc. t. I. 629. p. 747.

² Demosth. in Mid. p.

³ Plut. ibid.

frémissoit d'indignation ; mais Phocion contenoit la valeur des soldats, sous prétexte que les sacrifices n'étoient pas favorables. Dès qu'il vit les ennemis abattre l'enceinte du camp, il donna le signal, les repoussa vivement, et les poursuivit dans la plaine : le combat fut meurtrier, et la victoire complète. L'orateur Eschine en a apporté la nouvelle. Il s'étoit distingué dans l'action ¹.

Phocion a chassé d'Erétrie ce Plutarque qui la tyrannisoit, et de l'Eubée, tous ces petits despotes qui s'étoient vendus à Philippe. Il a mis une garnison dans le fort de Zarétra, pour assurer l'indépendance de l'île ; et après une campagne, que les connoisseurs admirent, il est venu se confondre avec les citoyens d'Athènes.

Vous jugerez de sa sagesse et de son humanité, par ces deux traits. Avant la bataille, il défendit aux officiers d'empêcher la désertion, qui les délivroit d'une foule de lâches et de mutins ; après la victoire, il ordonna de relâcher tous les prisonniers Grecs, de peur que le peuple n'exerçât sur eux des actes de vengeance et de cruauté ².....

Dans une de nos dernières conversations, Théodore nous entretint de la nature et du mouvement des astres. Pour tout compliment;

¹ Eschin. de fals. legat. p. 422.

² Plut. in Phoc. t. x. p. 747.

Diogène lui demanda s'il y avoit long-temps qu'il étoit descendu du ciel ¹. Panthion nous lut ensuite un ouvrage d'une excessive longueur. Diogène, assis auprès de lui, jetoit par intervalles les yeux sur le manuscrit, et s'étant aperçu qu'il tendoit à sa fin : Terre, terre! s'écria-t-il; mes amis, encore un moment de patience ²!

Un instant après, on demandoit à quelles marques un étranger arrivant dans une ville, reconnoîtroit qu'on y néglige l'éducation. Platon répondit: «Si l'on y a besoin de médecins et de juges ³,»

¹ Diog. Laert. l. 6. §. 39.

Etymol. in Grec.

³ Plat. de rep. lib. 3. t. 2. p. 405.

² Id. ibid. §. 38.

SOUS L'ARCHONTE THEOPHILE.

La 1.^e année de la 108.^e olympiade.

(Depuis le 18 juillet de Van 348, jusqu'au 8 juillet de Van 347 avant J. C.)

LETTRÉ D'APOLLODORÉ.

Ces jours passés, nous promenant hors de la porte de Thrace, nous vîmes un homme à cheval arriver à toute bride; nous l'arrêtâmes. D'où venez-vous? Savez-vous quelque chose du siège d'Olynthe? J'étois allé à Potydée, nous dit-il; à mon retour, je n'ai plus vu Olynthe ¹. A ces mots, il nous quitte et disparaît. Nous rentrâmes, et quelques momens après, le désastre de cette ville répandit par-tout la consternation.

Olynthe n'est plus; ses richesses, ses forces, ses alliés, 14,000 hommes que nous lui avions envoyés à diverses reprises, rien n'a pu la sauver ². Philippe, repoussé à tous les assauts, perdoit journellement du monde ³. Mais des traîtres qu'elle renfermoit dans son

¹ Agath. ap. Phoc. p. 335. Dionys. Halic. ep. ad Amm. t. 6. p. 736.
² Demosth. de fals. leg. ³ Diod. Sic. l. 16. p. 450.

sein, hâtoient tous les jours l'instant de sa ruine. Il avoit acheté ses magistrats et ses généraux. Les principaux d'entre eux, Euthycrate et Lasthène, lui livrèrent une fois 500 cavaliers qu'ils commandoient ¹; et après d'autres trahisons non moins funestes, l'introduisirent dans la ville, qui fut aussitôt abandonnée au pillage. Maisons, portiques, temples, la flamme et le fer ont tout détruit; et bientôt on se demanda où elle étoit située ². Philippe a fait vendre les habitans, et mettre à mort deux de ses frères, retirés depuis plusieurs années dans cet asyle ³.

La Grèce est dans l'épouvante; elle craint pour sa puissance et pour sa liberté ⁴. On se voit par-tout entouré d'espions et d'ennemis. Comment se garantir de la vénalité des ames? Comment se défendre contre un prince qui dit souvent, et qui prouve par les faits, qu'il n'y a point de murailles qu'une bête de somme, chargée d'or, ne puisse aisément franchir ⁵? Les autres nations ont applaudi aux décrets foudroyans que nous avons portés contre ceux qui ont trahi les olynthiens ⁶. Il faut rendre justice aux vainqueurs; indignés de cet-

¹ Demosth. de fals. leg. ⁴ Agat. ap. Phoc. p. 335. ^{1334.}

² Id. Philip. 3. p. 89. ⁵ Plut. apophth. t. 2. p. 178. Cicer. ad Attic. l. 1. epist. 16. t. 8. p. 75.

³ Oros. lib. 3. cap. 12. ⁶ Demosth. de fals. leg. p. 335.

Justin. l. 8. c. 3.

te perùdie, ils l'ont reprochée ouvertement aux coupables. Euthycrate et Lasthène s'en sont plaints à Philippe, qui leur a répondu: «Les soldats Macédoniens sont encore bien grossiers; ils nomment chaque chose par son nom¹.»

Tandis que les Olynthiens, chargés de fers, pleuroient assis sur les cendres de leur patrie, ou se traînoient par troupeaux dans les chemins publics, à la suite de leurs nouveaux maîtres², Philippe osoit remercier le ciel des maux dont il étoit l'auteur, et célébroit des jeux superbes en l'honneur de Jupiter Olympien³. Il avoit appelé les artistes les plus distingués, les acteurs les plus habiles. Ils furent admis au repas qui termina ces fêtes odieuses. Là, dans l'ivresse de la victoire et des plaisirs, le roi s'empessoit de prévenir ou de satisfaire les vœux des assistans, de leur prodiguer ses bienfaits ou ses promesses. Satyrus, cet acteur qui excelle dans le comique, gardoit un morne silence. Philippe s'en aperçut, et lui en fit des reproches: «Eh quoi! lui disoit-il, doutez vous de ma générosité, de mon estime? N'avez-vous point de grâces à solliciter?» Il en est une, répondit Satyrus, qui dépend uniquement de vous; mais je crains un refus. «Parlez, dit Philippe, et

¹ Plut. apophth. t. 2.

P. 178.

² Demosth. de fals. leg.

P. 341.

³ Id. ib. p. 322. Eschin.

de fals. legat. p. 420. Diod.

Sic. l. 16. p. 451.

«soyez sûr d'obtenir tout ce que vous demanderez.»

«J'avois, reprit l'acteur, des liaisons étroites d'hospitalité et d'amitié avec Apollophane de Pydna. On le fit mourir sur de fausses imputations. Il ne laissa que deux filles, très-jeunes encore. Leurs parens, pour les mettre en lieu de sûreté, les firent passer à Olynthe. Elles sont dans les fers; elles sont à vous, et j'ose les réclamer. Je n'ai d'autre intérêt que celui de leur honneur. Mon dessein est de leur constituer des dots, de leur choisir des époux, et d'empêcher qu'elles ne fassent rien qui soit indigne de leur père et de son ami.» Toute la salle retint des applaudissemens que méritoit Satyrus; et Philippe, plus ému que les autres, lui fit remettre à l'instant les deux jeunes captives. Ce trait de clémence est d'autant plus beau, qu'Apollophane fut accusé d'avoir, avec d'autres conjurés, privé de la vie et de la couronne Alexandre, frère de Philippe.

Je ne vous parle pas de la guerre des Phocéens. Elle se perpétue sans incidens remarquables. Fasse le ciel qu'elle ne se termine pas comme celle d'Olynthe!

LETTRE DE NICETAS.

Je ne m'attendois pas au malheur des Olynthiens, parce que je ne devois pas m'attendre à leur aveuglement. S'ils ont péri, c'est pour